TRADUCTION LIBRE,

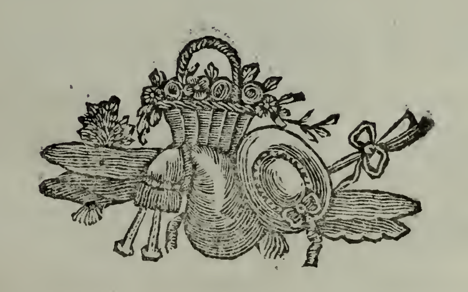
OU PLUTÔT

IMITATION

DE TROIS ODES D'HORACE;

APPLICABLES AU TEMS PRÉSENT.

Par M. CÉRUTTI.



A PARIS,

Chez DESENNE, Libraire, au Palais-Royal.

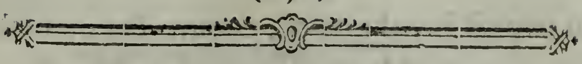
1789.

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

Ces trois Odes traduites ou imitées, ou paraphraſées d'Horace, étoient deſtinées aux Journaux. L'Auteur ne les a pas envoyées, ſachant fort bien qu'en ce moment les feuilles publiques n'ont pas la moindre place à donner aux bagatelles de ſimple Littérature. Les Lecteurs auront-ils plus de temps, que les Journaliſtes d'eſpace? Quoique nous l'ignorions, nous avons demandé à l'Auteur ſes trois Paraphraſes, avec les trois Préfaces qui les accompagnoient; & nous les haſardons au grand jour,

comme Noé hasarda dans les airs sa colombe, pour voir si elle trouveroit quelque coin de terre découvert au milieu du déluge. Elle rapporta un rameau d'olivier. Ah! qu'il nous seroit utile aujourd'hui!



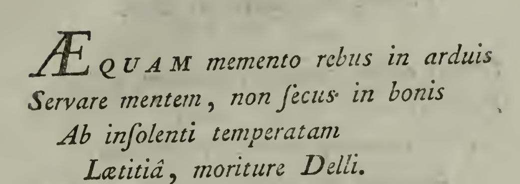


MESSIEURS,

Une perſonne, connue par ſon eſprit, & qui eſt plongée dans de juſtes chagrins, m'a prié de traduire, pour ſa conſolation, l'Ode ſuivante d'Horace, admirée & citée par tous les Moraliſtes. Ceux qui ne le ſont pas, trouveront ce Poëte un peu pédant ou un peu triſte. Il n'avoit pas cette réputation dans le ſiecle brillant & diſſolu d'Auguſte. Mais on le ſait : la politique & le plaiſir même recherchent quelquefois la mélancolie. Nous avons dans notre cœur une veine de fiel aſſez abondante pour nos ennemis, & cependant nous ne pouvons haïr la nature, malgré les maux qu'elle nous prodigue. Nous lui pardonnons ſes rigueurs. Nous les méditons avec intérêt. Notre deſtruction ſucceſſive eſt un drame auquel nous ſommes auſſi attentifs qu'intéreſſés. M. de Saint-Pierre, dans ſes études ſur la nature, a fort bien obſervé que les tombeaux nous inſpiroient une curioſité &

un respect involontaire, comme des monumens placés sur les confins des deux Mondes. Voilà pourquoi les anciens Poëtes mêloient toujours aux tableaux voluptueux quelques perspectives funebres. C'étoient des échappées de vue qu'ils ménageoient aux imaginations. Aussi la pensée de la mort se trouve dans les Odes les plus pompeuses d'Horace. Il se sentoit vivre à l'aspect des tombeaux, & mourir au milieu des fêtes.

J'ai placé l'Ode latine, avant la version françoise, non pour montrer qu'Horace est bien traduit, mais pour prouver qu'il est intraduisible. Il joint souvent trois mérites inimitables : l'idée profonde, l'image unique, le mot heureux. Permettez-moi, à cette occasion, une remarque naïve. Quelques pages de poésie m'ont coûté plus de soins, que quatorze brochures que j'ai publiées, depuis un an, sur les affaires publiques. Est-ce que l'étude des mots seroit plus longue que celle des choses ? Et seroit-il moins facile d'arranger des phrases, que d'arranger & de déranger des Etats ?



ÆQUAM memento rebus in arduis
Servare mentem, non ſecus in bonis
Ab inſolenti temperatam
Lætitiâ, moriture Delli.

Seu mœſtus omni tempore vixeris,
Seu te, in remoto gramine, per dies
Feſtos, reclinatum beâris
Interiore nota Falerni.

Quà pinus ingens, albâque populus
Umbram hoſpitalem conſociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

Huc vina, & unguenta, & nimium brevis
Flores amœnos ferre jube roſæ:
Dum res, & ætas, & ſororum
Fila trium patiuntur atra.

Cedes coemtis ſaltibus, & domo;
Villâque, flavus quam Tiberis lavit:
Cedes; & extructis in altum
Divitiis potietur hæres.

Divesne prisco & natus ab Inacho,
Nîl interest, an pauper, & infimâ
De gente sub Dio moreris,
Victima nîl miserantis Orci.

Omnes eodem cogimur: omnium
Versatur urna. Seriùs, ociùs
Sors exitura, & nos in æternum
Exilium impositura cymbæ.



LA PENSÉE DE LA MORT.

ODE,

A QUINTUS DELLIUS.

QU'UN peuple entier te calomnie
Ou qu'il t'appelle un Dieu Sauveur,
Mets ſa diſgrace ou ſa faveur
Aux pieds de la philoſophie :
Sur un char de triomphe, ou ſur un char de deuil.
Ami, d'un pas égal, tu cours vers le cercueil.

Tu mourras, ſoit que tu prolonges
Le rêve ſombre des chagrins ;
Soit que diſtrait dans tes jardins
Par de plus agréables ſonges,
Mollement étendu ſur un lit de gaſon,
Des flots d'un nectar pur tu charmes ta raiſon.

Là, recourbant leur tête altière,
Et l'un par l'autre raffermis,
Le pin, le peuplier amis
Joignent leur ombre hoſpitalière,
Tandis que pourſuivant ſa pente & ſes détours,
Un ruiſſeau fuit, revient, ſuſpend, reprend ſon cours.

Rassemble auprès d'une onde vive
Les doux parfums, les vins moûsseux;
La rose, des jours amoureux
Image fraîche & fugitive :
Hâte-toi de jouir tandis que jeune encor
Ton cœur des voluptés posséde le trésor.

La Parque viendra te surprendre
Au fond de ces Palais brillants,
Au bord de ces Hameaux riants
Que le Tybre semble défendre :
Tu finiras ta course ; & l'avide héritier
Cueillera dans un jour le fruit d'un siècle entier.

Détache-toi de ta richesse ;
Détrompe-toi de tes aïeux ;
Que tu sois allié des Dieux,
Que tu rampes dans la bassesse,
La mort te frappera sans distinguer ton rang :
Le Styx ne connoît point les préjugés du sang.

Nous côtoyons le même abyme ;
Dans la même urne confondus,
Tous les noms flottent suspendus :
Tôt ou tard prise pour victime,
Notre Ombre voguera sur le Fleuve éternel,
Et ne reverra plus ce Soleil paternel.



MESSIEURS,

Voici une Ode nouvelle d'Horace, qu'on m'a prié de traduire, dans le même esprit que la premiere. Cette seconde Ode contient l'éloge de la modération. Le Poëte, qui passoit sa vie avec les Romaines les moins séveres, & les Romains les plus opulens, expioit ses foiblesses en prêchant la pensée de la mort, & en vantant la médiocrité de la fortune. Ses Odes, ses Epîtres, ses Satyres reviennent souvent à ces deux grandes leçons, tant répétées d'après lui, sur-tout celle de la Médiocrité. *Aurea mediocritas*, la médiocrité d'or représente un état de fortune, un degré de richesse impossible à fixer. Elle est placée

entre l'honnête néceſſaire & l'honnête ſuperflu ; mais avec une latitude qui varie dans chaque condition, & même dans chaque pays. Un Ecrivain politique de nos jours, M. de Meilhan, a prétendu que toute fortune qui paſſoit dix mille livres de rente, étoit plus à l'uſage des autres, qu'à celui des poſſeſſeurs. Mais ce calcul, qui eſt peut-être juſte pour Paris, ſe trouveroit défectueux à Londres, exorbitant en Italie, monſtrueux dans les Indes. Il eſt donc plus aiſé de louer la médiocrité de la fortune, que d'en aſſigner la meſure. Le plus bel éloge qu'elle ait reçu de la Philoſophie, eſt renfermé dans ce vers de M. Saurin : *La médiocrité, mere du bon eſprit.* Cette idée vaut ſeule un traité de morale. En effet, tout le bonheur de la vie dépend d'un *bon eſprit.* Il eſt mauvais dans les conditions extrêmes. La miſere aigrit celui du pauvre. La vanité corrompt celui du riche. Ainſi, tous les Poëtes & tous les Philoſophes, à commencer par Seneque, qui avoit quatre millions de

rente, & à finir par Rousseau qui copioit de la musique pour vivre, ont célébré, avec justice, la médiocrité de la fortune, & en ont fait une vertu plutôt qu'une condition. Vous trouverez peut-être, Messieurs, en lisant mes réflexions & mes vers sur la Médiocrité, que mon talent est au niveau de son sujet. D'autres jugeront que la poésie & la morale même sont un peu déplacées en ce moment. La Mouche du Coche trouvoit fort mauvais que, pendant les travaux de l'équipage public, le Moine dît son bréviaire, & qu'une femme chantât. *Ils prenoient bien leur temps*, dit la Fontaine, *c'étoit bien de chansons qu'il s'agissoit alors!* L'esprit littéraire a produit l'esprit philosophique; l'esprit philosophique a élevé l'esprit législatif: celui-ci voudroit-il étouffer les deux autres? Hélas! dans quel temps furent-ils plus nécessaires pour la consolation humaine! toutes les têtes & toutes les fortunes sont menacées: il faudroit qu'il vînt un Orphée pour humaniser les tigres des Provinces & les

antropophages de la Capitale ! Mais il nous faudroit, avant tout, un Moliere, qui traduisît ſur la ſcene les Tartuffes-Eroſtrates qui ſe rendent célebres par notre ruine !



Rectius vives, Licini, neque altum
Semper urgendo ; neque dum procellas
Cautus horrefcis, nimium premendo
Littus iniquum.

Auream quifquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obfoleti
Sordibus tecti ; caret invidendâ
Sobrius aulâ.

Sæviùs ventis agitatur ingens
Pinus ; excelfæ graviore cafu
Decidunt turres ; feriuntque fummos
Fulmina montes. (1)

(1) Cette ftrophe repréfente la viciffitude des grandes chofes par trois images, dont la précifion & l'harmonie imitative font frappantes. S. Jérôme ne ceffoit de répéter la derniere. L'épitaphe qu'il fit de Nepotien, finit par ces mots: *Regum talis conditio eft : feriuntque fummos fulmina montes* : Les cataftrophes font la condition des Rois, & la foudre s'attache au fommet des montagnes. Dans une autre épitaphe, en l'honneur de cette célèbre Paule dont il avoit été l'Amant, il dit : *Virtutes fequitur invidia : feriuntque fummos fulmina montes* : Les hautes vertus font noircies par

Sperat infestis, metuit secundis;
Alteram sortem benè præparatum
Pectus. Informes hiemes redducit
Jupiter : idem

Summovet. Non, si malè nunc, & olim
Sic erit. Quondam citharæ tacentem
Suscitat Musam, neque semper arcum
Tendit Apollo.

Rebus angustis animosus atque
Fortis appare : sapienter idem
Contrahes vento nimiùm secundo
Turgida vela.

---

la jalousie, & la foudre s'attache au sommet des montagnes. Enfin dans sa Préface des questions Hébraïques, à l'occasion des Censeurs qui se déchaînoient contre lui, il dit encore : *Semper in propatulo fortitudo æmulos habet : Feriuntque summos fulmina montes* : La réputation attire la rivalité, & la foudre s'attache au sommet des montagnes. Je n'ai pu me refuser à citer ce tabachage de l'Ecrivain le plus véhément de l'Eglise, & dont la plume étoit la terreur de son siècle.



LA

LA MÉDIOCRITÉ DE LA FORTUNE.

ODE,

A Licinius.

Tu crains la pauvreté; je redoute le faſte :
Entre ces deux écueils, tu dois te diriger.
Près d'un rivage étroit, ſur une mer trop vaſte,
Ta barque eſt en danger.

O modération! tréſor de la ſageſſe!
Aſyle de la paix! de ton humble réduit,
Tu contemples de loin les riches qu'on abaiſſe,
Les Grands que l'on détruit.

L'orgueil fonda ces tours : l'orgueil va les diſſoudre;
Ce Pin bravoit les vents : ils l'ont déraciné;
Ce Roc perçoit les Cieux : ſous les coups de la foudre
Il tombe calciné!

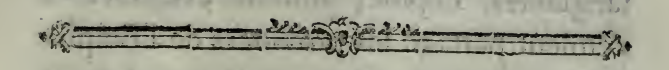
Inſtruit que tout s'épuiſe, & que tout ſe répare,
Tremble dans tes ſuccès eſpere en tes malheurs.
Songe que des hyvers la nudité prépare
Le vêtement des fleurs.

Vois croître ta faveur comme un rameau fragile
Qui profpere en naiffant, & qu'un moment flétrit.
Vois languir ta vertu comme une plante utile
Qui bientôt refleurit.

Le cercle des faifons, le cercle de la vie
Ramenent leurs bienfaits, & même nos talens.
Ma Lyre fe taifoit : l'augufte poëfie
Lui rend des fons brillants.

Recueille fes leçons : dans la nuit des orages
Garde-toi de céder aux ombres de la peur.
Si l'efpérance luit à travers les nuages,
Crains un rayon trompeur.





MESSIEURS,

Cette troiſieme Ode eſt remarquable par ſes rapports entre les troubles qui nous ont agités un moment, & les fureurs qui déſolerent Rome du temps des Triumvirs. L'anarchie militaire & l'anarchie populaire ſe reſſemblent dans toutes les époques : c'eſt le déſordre armé & la licence impunie. De-là ſort une férocité qui prouve que les paſſions naturelles demeurent toujours ſauvages au milieu même de la Société, comme les lions au ſein de leur ménagerie.

Horace avoit ſans doute compoſé cette Ode dans ſa jeuneſſe ; & ſans doute il avoit crayonné, avec ſa vigueur ordinaire, les principaux acteurs de tant de ſcenes

ſanglantes. Lépide, Antoine, & Octave s'étoient partagé les provinces de l'Empire & les premieres têtes de Rome. Lépide avoit pour lui ſes richeſſes; Antoine, ſes brigands; Octave, ſon adreſſe & Cicéron qu'il ſacrifia à l'abominable Antoine & à l'abominable ambition. La tête de Cicéron lui valut un empire & l'horreur de tous les ſiecles. Horace, devenu enſuite le favori d'Octave, aura effacé de ſon Ode le tableau du triumvirat En la liſant, on s'apperçoit de cette lacune. J'ai été tenté de la remplir, mais j'ai craint les applications plus que les cenſures. J'ai borné mon audace poétique à développer pluſieurs traits dont la préciſion eſt admirable en latin, mais ne ſeroit pas ſupportée en françois. Je me ſuis attaché ſur-tout à completter le portrait de la grandeur romaine qui n'eſt qu'ébauché dans Horace. Ce portrait, quoique tracé déja mille fois, ne ſauroit laſſer, ni les peintres, ni les ſpectateurs. J'ai joint aux penſées d'Horace quelques idées de Florus. » Qui le croiroit, dit cet Hiſtorien, Sore

» & Algide nous ont été formidables!
» Tibur & Préneſte où ſont nos maiſons de
» campagne, étoient le ſujet des vœux
» que nous allions faire au Capitole! Nous
» avons beau parcourir les champs où
» furent les villes des Samnites; nous ne
» pouvons y découvrir la matiere de vingt-
» quatre triomphes, *ut non facile appareat*
» *materia quatuor & vigenti triumphorum* ».

Après le tableau des calamités Romaines, le Poëte a placé celui des Iſles-Fortunées, & il invite ſes amis à s'y réfugier avec lui. C'eſt le roman de tous les eſprits chagrins. C'eſt la conjuration de tous les perſécutés. La plupart des Colonies ont été fondées par le malheur. On peut obſerver même que celles qui ont eu cette origine, ſont devenues les plus floriſſantes. Telle fut Rome, bâtie par des proſcrits; telle Marſeille, conſtruite par des émigrants; telle Veniſe, créée par la terreur; telles les Colonies Angloiſes, peuplées de fugitifs non-conformiſtes; telle enfin Genève, refaite en quelque ſorte par

un Curé chassé de France. L'adversité donne aux ames une trempe plus solide, & aux esprits une mesure plus juste. L'exposition la moins favorable est précisément celle qui fortifie.

Au reste Horace, en proposant son émigration, ne songeoit qu'à établir une Colonie poëtique. Il ne transportoit que son imagination à ces Isles-Fortunées, la terre promise de tous les Poëtes. Les érudits ont cherché la place de ces Isles dans la Geographie. Strabon les avoit situées à-peu-près où sont les Isles Canaries; d'autres ont cru qu'elles faisoient partie de la grande isle submergée & connue par tradition sous le nom de l'Atlantide; d'autres ont pensé que ce pouvoit être l'Amérique découverte par les Carthaginois trente siècles avant de l'avoir été par Christophe Colomb; enfin on a imaginé que ce pouvoit bien être l'isle d'Othaity. Mais comment appliquer à Othaity & au nouveau Monde ce vers: *Non intumescit alta viperis humus*, on n'y voit pas la terre couverte & enflée de vi-

pères. L'Isle de Malthe, celle de Bourbon, celle de Ténériffe & celle de Sainte-Hélène, sont les seules, dit-on, d'où les reptiles venimeux soient bannis. A cela près, l'Isle d'Othaity seroit la plus conforme aux descriptions que les Poëtes & les Philosophes nous ont laissées des Isles Australes. Les Docteurs Banck & Solander, en visitant Othaity, ont cru appercevoir, entre ces Insulaires & les Grecs des temps fabuleux, une physionomie fraternelle & des mœurs héréditaires. Quoi qu'il en soit, Horace a fait comme ces Riches qui, emprisonnés dans leur luxe, ornent leurs Palais d'estampes pastorales & de paysages champêtres ; ou plutôt il a fait comme Voltaire, qui tenté un moment de s'embarquer sur le vaisseau auquel la ville de Nantes avoit donné son nom, finit par dire :

Je me rendis à la raison,
Et sans plus m'affliger des sottises du monde,
Je laissai mon vaisseau fendre le sein de l'Onde,
Et je restai dans ma maison.

En paraphrasant cette derniere Ode, j'ai

ſuivi la meſure du vers latin. Elle n'eſt pas trop favorable à l'harmonie, mais elle peint l'abandon & imite la plainte de la douleur. Horace ſe montre ſi affligé des diſcordes romaines, que les eſprits violents de ſon temps ont dû le trouver meilleur poëte que citoyen. Dans la fermentation des guerres civiles, quiconque ne veut pas aller trop loin, ſemble rétrogader ou foiblir. Plutarque rapporte qu'un ſoldat de Sylla ayant refuſé de maſſacrer ſon camarade qui ſe trouvoit au nombre des proſcrits, il fut revêtu d'habits de femme & jetté dans le Tibre. On connoît le mot de ce Romain qui, élevé dans les ſéditions, & ennuyé du repos champêtre, diſoit : je retourne à Rome, j'ai beſoin de voir couler dans le cirque le ſang humain. Les Anglois eux-mêmes n'ont-ils pas donné à l'Hiſtorien Hume le nom de *bonne femme*, pour s'être attendri ſur les derniers momens de Marie Stuard & de Charles premier? Le Colonel Kirk, dont les ſoldats étoient autant de pantheres commandées par un tigre, les appelloit, en

riant, ſes *moutons*. Quel troupeau! quel berger! On ſait que le célebre Montauban, en enrôlant ſes Flibuſtiers, approchoit d'eux à l'improviſte, tiroit un coup de piſtolet à leur oreille, & s'ils témoignoient la moindre ſurpriſe de frayeur, leur caſſoit la tête d'un ſecond coup de piſtolet. On trouvera que je m'étends beaucoup ſur ces barbaries; mais on ne ſauroit trop s'oppoſer à leur retour. La logique des gens féroces perſuade trop aiſément les cœurs groſſiers. L'impétuoſité françoiſe eſt, pour l'ordinaire, très-héroïque, mais quelquefois elle eſt un peu Flibuſtiere. Elle s'accoutume à verſer ſon ſang & celui d'autrui. Sylla, dont j'ai déja parlé, préféroit pour les exécutions ſanglantes les ſoldats Gaulois. Ils étoient merveilleux, dit l'Hiſtorien que j'ai cité, pour dépecer un cadavre, *mire in corpora ſæviebant*. Ce talent devoit plaire beaucoup à Sylla qui aimoit le ſpectacle des cruautés & le bruit des douleurs. Un jour il faiſoit égorger à côté du Sénat quelques milliers de priſonniers. Les Sé-

nateurs ſe troublerent en entendant les cris des mourans ; ce n'eſt rien, leur dit froidement le barbare ; le ſang qui coule ne mérite pas d'interrompre votre attention.

Auſſi froids que Sylla, quelques François ont cru juſtifier les exécutions populaires faites de nos jours, en les comparant aux meurtres ſans nombre qui ſe commettent dans une bataille. Mais je leur dirai comme Blackſtone : une armée entiere, exterminée les armes à la main, eſt une calamité plus grande mille fois, mais un forfait moins révoltant qu'un ſeul homme aſſaſſiné ſans armes & ſans défenſe par une multitude qui ſe repait de ſa douleur. Tout le genre humain, ajoute ce Juriſconſulte, eſt bleſſé du coup porté ſur une victime que l'innocence & la nature n'ont pu défendre. La tyrannie qui étouffe dans les ténebres un Citoyen & l'Anarchie qui l'écraſe en public ; voilà les deux extrémités d'un mauvais Gouvernement. Elles ſont également horribles, & l'on doit fuir également un Roi geolier & un peuple bourreau.

En ne cessant d'accuser les exécutions populaires, je suis bien éloigné d'attaquer la révolution actuelle que j'ai desirée, sollicitée moi-même avec autant d'ardeur que personne. Mais je croirai toujours que cette brillante révolution pouvoit s'opérer sans les cruautés accessoires dont la discorde a voulu l'embellir à sa maniere. Je suis bien éloigné aussi de chercher à rendre odieux un peuple que j'ai toujours célébré; mais je voudrois que l'on s'étudiât moins à le rendre féroce. Je finis cette lettre par une réflexion assez frappante. Les cruautés que j'ai peintes ont cessé; le portrait ne paroîtra plus ressemblant. Le peuple François s'est corrigé, s'est adouci en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour traduire une Ode.

---

(1) Horace nous a conservé un trait qui peint les Soldats Gaulois de son temps. Ils étoient passionnés pour Antoine, qui les avoit comblés de libéralités, & dont ils admiroient, si j'ose m'exprimer ainsi, la bravoure Grenadiere, la joie Caporale & l'éloquence Houzarde. Ils excusoient ses débauches en les partageant, car il lui arriva de passer des nuits entieres dans les fêtes bac-

chiques des Corps-de-garde. Mais, s'ils approuvoient des mœurs grossières, ils ne pardonnoient pas des mœurs efféminées. Ils se détachèrent d'Antoine alors qu'il se fut avili aux pieds de Cléopatre. On sait que leur défection décida la victoire qu'Auguste remporta. Mais on ne sait pas quel a été le motif & le moment de cette désertion imprévue. Horace nous en instruit. Ils apperçurent parmi les équipages d'Antoine & de Cléopatre, débarqués au rivage d'Actium, un canapé chargé d'enseignes Romaines, & ils virent des Généraux commandés par des Eunuques. A ce spectacle les Gaulois, frémissants, firent volte-face, & allerent au galop se joindre au camp d'Auguste au milieu des acclamations militaires.

Romanus, eheu! Posteri, negabitis,
Emancipatus Fœminæ,
Fert vallum & arma Miles, & Spadonibus
Servire rugosis potest.
Interque signa turpe militaria
Sol aspicit conopeum (1).
Ad hoc frementes verterunt bis mille equos
Galli, canentes Cæsarem.

L'indignation Gauloise se sépara ainsi de la bassesse, de la turpitude Egyptienne; & si l'on prend à la lettre l'anecdote d'Horace, un sopha a fait perdre à Antoine le trône du Monde. Le plus corrompu des Hommes, l'esclave de Cléopatre, le flatteur de César, le suborneur de Sextus-Pompeius, le plagiaire de Sylla, & l'assassin de Cicéron, ne pouvoit compter sur des hommes d'honneur ni sur de longs succès.

(1) Lit portatif & rideaux de gaze dont se servoient les Orientaux.



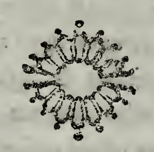
ALTERA jam teritur bellis civilibus ætas ;
Suis & ipſa Roma viribus ruit.
Quam neque finitimi valuerunt perdere Marſi,
Minacis aut Etruſca Porſenæ manus,
Æmula nec virtus Capuæ, nec Spartacus acer,
Noviſve rebus infidelis Allobrox ;
Nec fera cæruleâ domuit Germania pube,
Parentibuſve abominatus Annibal ;
Impia perdemus devoti ſanguinis ætas ?
Feriſque rurſus occupabitur ſolum ?
Barbarus, heu ! cineres inſiſtet victor ? & urbem
Eques ſonante verberabit ungulâ ?
Quæque carent ventis, & ſolibus oſſa Quirini,
(Nefas videre) diſſipabit inſolens ?

. . . .

Vos, quibus eſt virtus muliebrem tollite luctum,
Etruſca præter & volate littora
Nos manet Oceanus circumvagus : arva, beata
Petamus arva, divites & inſulas ;
Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis,
Et imputata floret uſque vinea ;
Germinat & nunquam fallentis termes olivæ,
Suamque pulla ficus ornat arborem ;

Mellâ cava manant ex ilice ; montibus altis
Levis crepante lympha desilit pede.
Illic injussæ veniunt ad mulctra capellæ,
Refertque tenta grex amicus ubera ;
Nec vespertinus circumgemit ursus ovile,
Neque intumescit alta viperis humus :
Pluraque felices mirabimur ; ut neque largis
Aquosus Eurus arva radat imbribus,
Pinguia nec siccis urantur semina glebis ;
Utrumque Rege temperante Cœlitum.
Non huc Argoo contendit remige pinus ;
Neque impudica Colchis intulit pedem :
Non huc Sidonii torserunt cornua nautæ ;
Laboriosa nec cohors Ulyssei.
Nulla nocent pecori contagia : nullius astri
Gregem æstuosa torret impotentia.
Jupiter illa piæ secrevit littora genti,
Ut inquinavit ære tempus aureum :
Ære dehinc ferro duravit secula, quorum
Piis secunda, vate me, datur fuga.

. . . .



LES PROSCRIPTIONS
ET
LES CALAMITÉS DU PEUPLE ROMAIN.

ODE.

NOUS achevons, hélas! dans le trouble & le deuil
Un ſiecle pervers & frivole :
Marius & Sylla, du fond de leur cercueil,
Ont fait trembler le Capitole.
Par d'éternels volcans ces lieux ſont conſumés;
La terre eſt-elle réfroidie ?
Les feux ſont-ils éteints? des torrens enflammés
Soudain rallument l'incendie.
Le Peuple étoit eſclave; il devient oppreſſeur.
Après avoir rompu ſa chaîne,
Il veut briſer encor le rempart défenſeur
De la liberté ſouveraine.
Les Orateurs ont dit: Noble, Prêtre, Soldat,
Que tout reprenne un nouvel être!
Le peuple écoute, il s'arme, & renverſant l'Etat,
Il s'anéantit pour renaître.
Tel, aux bords de l'Indus, flaté d'un ſort nouveau,
De Brama l'éleve intrépide,

Au ſommet d'un bûcher attache ſon berceau.
Et tel l'eſclave du Druide,
Quand Theutatès paroît ſur ſon char ſolemnel,
Devant la roue, avec extaſe,
Précipite ſon front, & ſe croit immortel
Au moment que le char l'écraſe.
Ainſi, levant par-tout ſon terrible étendart,
J'ai vu le ſchiſme populaire,
Au nom de la Patrie, invoquer le poignard
De la vengeance ſanguinaire,
Arracher, déchirer un cœur tout palpitant,
Et dans des fêtes monſtrueuſes,
D'un cadavre abhorré, ſur un fer dégoûtant,
Porter les dépouilles hideuſes.
J'ai vu l'humanité, dans ce moment d'horreur,
Voiler ſa tête vénérable!
La fauſſe liberté, fondant ſur la terreur
Son deſpotiſme inexorable,
Applaudiſſoit.... L'enfer répondoit à ſes cris,
Et ſavourant ce long carnage,
Tyſiphone liſoit la liſte des proſcrits
A ſon Conſeil Antropophage.
O lamentable excès de nos diviſions!
Rome elle-même ſe dévore!
Rome, qui triompha de tant de Nations;
Rome qui leur commande encore;
Rome, dès ſon berceau, couverte de lauriers,
Et s'inſtruiſant dans les tempêtes,
Sur Albe, ſur Capoue, & cent voiſins guerriers

Etudiant

Etudiant l'art des conquêtes;
Rome que vainement, & l'orgueilleux Tarquin,
Et les indomptables Samnites,
Et le vaillant Gaulois, & le riche Africain
Ont repouſſée, en ſes limites;
Rome dont Annibal, arrivant en vainqueur,
Soudain éloigna ſon armée,
Troublé par le deſtin, glacé par la terreur,
Ou vaincu par la renommée;
Rome qui de Neptune enleva le trident
A ſon inſolente rivale, (1)
Des Colonnes d'Hercule à l'Archipel grondant
Etendit ſa courſe navale,
Ravit à l'Eſpagnol ſon or & ſes toiſons,
Conquit l'ivoire des Numides,
Et rapporta du Nil, tantôt d'amples moiſſons,
Tantôt d'immenſes pyramides; (2)
Rome, à tout l'Orient diſtribuant des loix
Du Boſphore juſqu'à l'Euphrate,
Et qui dans un ſeul jour détrôna tous les Rois,
Lorſqu'elle accabla Mithridate;
Rome, enfin, qui portoit le poids de l'Univers,
Rome ſous nos fureurs ſuccombe!

---

(1) Carthage ne vouloit ſeulement pas, diſoit-elle, que Rome lavât ſes mains dans les mers de Sicile.

(2) La fameuſe colonne de Trajan étoit un obéliſque voituré d'Egypte, ſur un vaiſſeau.

Son Peuple eſt ſon bourreau : lui ſeul forgea ſes fers,
Et lui ſeul a creuſé ſa tombe. ——
Rome n'eſt plus ! tout fuit. Dans nos murs dépeuplés
Les monſtres des bois vont deſcendre;
De Numa, de Caton, les tombeaux déſolés
S'ouvrent..., l'air emporte leur cendre;
Du Nord, ſur l'Italie, avec les aquilons,
S'élancent des vautours avides;
L'un par l'autre preſſés, les Schytes, les Gelons,
Les Sarmates & les Gépides
Accourent : je les vois, dépouillant nos palais,
Briſant les arcs de la victoire,
Brûlant le Capitole ! En nuages épais
S'évanouit toute ſa gloire !
Le Panthéon s'écroule, & des Dieux immortels
Avec lui tombent les images :
Le Ciel regrette, hélas ! ſes plus pompeux autels
Et l'art ſes plus ſavans ouvrages. ——
Pleurez, pleurez d'avance, ô peuples factieux,
Les maux qui vont punir vos crimes !
Mais je les montre envain à vos coupables yeux,
Vous n'obſervez que vos victimes !
O mes amis ! fuyons des tigres acharnés :
Une Divinité nous guide :
Minerve nous appelle à des bords fortunés,
Elle a retrouvé l'Atlantide.
Du bon Alcinoüs, & des filles d'Heſper
Elle nous promet les bocages
Avec cet âge heureux dont ce ſiecle de fer

Lui-même chérit les images.
O mes amis! partons. Que l'Océan franchi
Nous livre une terre nouvelle
Où l'homme indépendant, tout-à-coup enrichi,
Ne craindra, ni l'art infidele,
Ni la nature ingrate ; où coulent tous les biens
Sans amertume & ſans mélange.
Cérès enfle ſes dons. Bacchus verſe les ſiens.
La ſeule amitié les échange.
Là, ſur les monts, s'éleve & fleurit l'Olivier.
Du roc jaillit une onde pure
Qui, s'ouvrant dans la plaine un facile ſentier,
Par-tout rajeunit la verdure.
Errants dans les vallons, errants ſur les hauteurs,
Des troupeaux libres & dociles
S'écartent ſans danger, reviennent ſans paſteurs
De l'homme enrichir les aſyles.
Près de la bergerie, on n'entend point hurler
Des bois les tyrans ſanguinaires.
Aux rayons du Soleil on ne voit point s'enfler
Le peuple horrible des viperes.
Nul poiſon dans les champs, nul venin dans les cœurs.
C'eſt le climat de l'innocence.
Là, n'aborderent point Médée en ſes fureurs,
Ni Phedre dans ſon inconſtance,
Ni l'amante d'Ulyſſe & ſa trompeuſe Cour.
De nos Circés les mœurs vénales
N'infectent point ces bords qui, purs comme le jour,
N'ont que des beautés virginales.

Là, ne parut jamais le luxe Tyrien,
Ni la molleſſe Aſiatique,
Ni le menſonge Hébreu, ni l'art Athénien
Avec les rèves du portique.
Les rèves de Zenon, des Poëtes riants
Ne valoient pas les douces fables:
Nous les retrouverons ces ſonges attrayants
Dans nos ſolitudes aimables.
Les mâles vérités, les tendres fictions
Humaniſeront nos ſauvages.
Nous aurons un Ciel pur, brillant dans ſes rayons,
Et calme juſqu'en ſes nuages.
L'empire des vertus, le reſpect des vieux ans,
La providence paternelle
Aux Citoyens égaux préparent dans nos champs
Une royauté naturelle.
Point d'inſolent tribun, point d'augure menteur,
Point de Pontife, ni d'Athée;
Point de faux patriote, ou de livre impoſteur
Point de Zoïle ou de Prothée.
Ce coin du monde enfin fut gardé par les Dieux
Pour ſervir de retraite aux ſages;
Partons; loin des Tyrans, & loin des Factieux,
Allons fleurir ſur ces rivages.

Un homme, également bon Philoſophe & bon Patriote, à qui je venois de lire cette Paraphraſe d'Horace, rêva un moment, & me dit :

A.

On vous accuſera de conſeiller l'émigration.

B.

Eſt-il défendu de fuir l'injuſtice ?

A.

Vous cédez trop aiſément aux clameurs des mécontens : ils crient qu'on les dépouille, parce qu'on les déſarme.

B.

Je ne les écoute pas ; mais j'ai vu . . . .

A.

Oubliez ce que vous avez vu. Rappellez quatorze cens ans de tyrannie. Songez à toutes les révolutions. Aucune qui n'ait eu des taches de ſang. La multitude, conduite par des furieux, le devient.

B.

Auſſi, n'ai-je pas invectivé le Peuple que je reconnois pour bon ; mais ſes inſtigateurs qui l'ont preſque dénaturé.

A.

Comment vouliez-vous parvenir à la liberté ſans rompre les barreaux?

B.

L'inſtrument étoit fait. L'Aſſemblée Nationale avoit toute la force néceſſaire pour briſer, nœud par nœud, la vaſte chaîne qui nous opprimoit. Mais les chefs de parti ont voulu dominer la Nation, plutôt que la délivrer.

A.

Ils ont abrégé le chemin.

B.

Vous admirez ſans ceſſe la rapidité de notre révolution; & moi je penſe que cette rapidité eſt un piege de la fortune. Les longs combats, les triomphes ſucceſſifs fondent & raffermiſſent l'indépendance. Je n'oſe me fier aux changemens ſubits, ni applaudir aux coups violens. Rome, en chaſſant les tyrans, ne ſe permit pas une cruauté. Elle n'endurcit pas ſon cœur; mais elle roidit ſon génie. Sa liberté & ſes loix ont muri enſemble. Pour ne pas demeurer éternellement ſur les exemples de l'antiquité, je deſcends tout-à-coup à l'Amérique Angloiſe. Elle a projetté, exécuté, accompli l'œuvre ſublime de

ſon indépendance, ſans commettre une ſeule injuſtice : elle a poſé des digues immuables, pendant une tempête affreuſe, & avec une géométrie approximante de celle de l'Architecte ſuprême. Mon cœur eſt enthouſiaſte de ce Peuple raiſonnable. C'eſt à lui que j'ai ſongé en traduiſant l'Ode émigrative d'Horace.

A.

Je ne blame point votre enthouſiaſme lyrique pour ce Peuple que je regarde moi-même, ſi j'oſe parler ainſi, comme la premiere refonte du Genre-humain ; mais je crois celle que nous préparons, ſupérieure encore. Le Peuple François eſt impatient, & cependant il eſt docile. Il a oublié, un moment, ſes mœurs, & c'eſt pour les épurer. Les diſtinctions aviliſſantes ont été anéanties ſans toucher aux diſtinctions des travaux, & les plus utiles ont été les plus honorés. Les privileges des Provinces vont tomber avec leurs barrieres. Pas une de ces Provinces n'a déſerté de la cauſe nationale ; & l'eſprit public a dévoré les eſprits diffidents : la Nobleſſe devient Peuple.

B.

C'eſt s'annoblir.

A.

Le Clergé devient Citoyen.

B.

Je commencerai alors à croire en lui.

A.

L'Aſſemblée Nationale avance merveilleuſement l'édifice des Loix. La France n'avoit pour ainſi dire que deux étages habitables, celui de la Nobleſſe & du Clergé. Le Clergé, ſimple locataire, étoit le mieux logé. Cette diſtribution gothique eſt abolie. La propriété, l'induſtrie, la liberté habiteront enſemble.

B.

De grace, n'oubliez pas la Philoſophie.

A.

Elle ſera, comme tout le reſte, le fruit d'une bonne légiſlation. Un Peuple, ſoumis à l'Ariſtocratie, ne pouvoit être Philoſophe ; il étoit ſans ceſſe entre l'abaiſſement & la vanité. Les préjugés étoient la livrée de l'Ariſtocratie.

B.

Et la Monarchie ?

A.

Elle ſera la place d'un ſeul & le théâtre de tous.

B.

Et la Banqueroute ?

A.

La fortune publique ne débutera jamais par une cataſtrophe publique.

B.

Et les complots ?

A.

Dans une liberté établie, il exiſte des factions ouvertes; leurs débats ſont des controverſes utiles. Dans une liberté naiſſante, il exiſte des factions cachées ; leurs réſiſtances ſemblent d'affreuſes conſpirations. Mais la lumière nationale va abſorber toutes ces vapeurs. Les orages vont finir, & les beaux jours vont reluire. Reſtez, pour jouir de la révolution, pour y contribuer vous-même.

B.

Et comment ?

A.

Au lieu d'une Colonie, faiſons un Journal.

B.

Fort bien ; & ſous quel titre ?

A.

Sous le titre le plus ſimple & le plus juſte :
Journal des François.

B.

Et ſous quel numéro ?

A.

Le millième.
